

faux-titre

Pierre Legrain

Laurence Salmon

NORMA
ÉDITIONS

SOMMAIRE





LE MYSTÈRE LEGRAIN

Depuis de nombreuses années, le nom de Pierre Legrain attire l'attention des historiens d'art, conservateurs, bibliophiles, collectionneurs, marchands et autres commissaires-priseurs à travers le monde. Ce décorateur-relieur plein d'audace, monstre sacré de l'Art déco, exerce une fascination peu commune, car son œuvre, entourée de mystère, alimente tous les fantasmes, à l'instar de cet extraordinaire piano mécanique Pleyela, redessiné avec une coque de verre dans les années 1920. Existe-t-il encore ? La question hante les esprits. Si les superbes reliures mosaïquées de Pierre Legrain ont été répertoriées au nombre de 1236 dans un ouvrage de référence édité, en 1965, par la librairie Auguste Blaizot, le décompte de ses meubles, objets, cadres et socles, lui, est moins aisé. D'autant que la signature de Legrain n'y apparaît que rarement. Conséquence : on n'a longtemps rendu grâce au talent de Pierre Legrain qu'à travers ce que l'on connaissait le mieux de lui, c'est-à-dire son mobilier cubo-africaniste conçu pour le couturier Jacques Doucet : un ensemble significatif – une vingtaine de meubles provenant du fameux « studio » de la rue Saint-James à Neuilly –, révélé, dès 1958, dans le cadre de l'importante donation de son neveu Jean Dubrujeaud au musée des Arts décoratifs de Paris. À l'époque, on ne parlait pas encore de style Art déco pour désigner la production de la période 1910-1939. Seuls quelques amateurs éclairés ou avisés s'y intéressaient, comme le courtier et collectionneur américain Robert Walker¹ qui, dès la fin des années 1960, fut l'un des premiers à prendre toute la mesure de l'originalité de Legrain. Par la suite, la dispersion du reste de « l'ancienne collection J. Doucet » par ses héritiers à l'hôtel Drouot à Paris, le 8 novembre 1972², se révéla décisive. Peu regardé jusqu'alors, le style Art déco connaît ce jour-là une seconde naissance auprès de marchands et de collectionneurs, notamment issus du milieu de la haute couture, tels Yves Saint Laurent, Pierre Bergé ou Hélène Rochas. En 1966, le musée des Arts décoratifs de Paris avait pourtant amorcé cette redécouverte avec une exposition-rétrospective sur les années 1925³, autour des meubles de Legrain, Coard et Iribe provenant du studio Doucet. Dix ans plus tard, toujours en ce même lieu, une seconde présentation consacrée, cette fois, au « Cinquantième de l'Exposition de 1925 », conforte ce regain d'intérêt.

1. Bob Walker travaillait pour Lillian Nassau, la grande antiquaire de New York, spécialiste de l'Art nouveau et de l'Art déco.
2. La vente comprenant

cinquante-neuf numéros, dont dix-sept œuvres de Legrain, fut organisée par maîtres Audap, Godeau, Solanet. Des prix inattendus furent atteints par les enchères :

187 600 francs pour le paravent *Le Destin d'Eileen Gray*, 150 000 francs pour le canapé gondole de Marcel Coard, 35 800 francs pour un siège curule à incrustation de nacre

de Pierre Legrain.
3. « Les années 1925. Art déco/Bauhaus/Stijl/Esprit nouveau », musée des Arts décoratifs, Paris, 3 mars-16 mai 1966.

contrasté des couleurs en aplats qui renforcent la puissance expressive du trait. Le jeu entre ombre et lumière rend tout aussi dramatique la composition de son dessin *Faites ce que je dis...*, paru dans *Le Témoin* numéro 18 du 15 mai 1909. Cette manière de faire qui frise l'abstraction s'affirme au gré de la dizaine de planches que livre Legrain. À chaque fois, l'efficacité du trait surprend. S'y révèle l'influence de l'estampe japonaise à travers des cadrages particuliers. Les robes y sont dénuées d'ornement, les architectures s'apparentent à des cubes, quand le mobilier, lui, évoque les mouvements précurseurs de la modernité, la Sécession viennoise ou The Four de l'école de Glasgow³¹. Dans son esquisse *Impressions d'auto*, parue dans le numéro 31 du 14 août 1909, le lit semble ainsi dessiné par Charles R. Mackintosh. Dans *Le Témoin* numéro 25 du 3 juillet 1909, alors qu'il signe pour la première fois sous le monogramme « P.E.L. », Pierre-Émile Legrain confirme son goût de l'ellipse avec ce visage de femme résumé d'un trait pour la bouche et d'une masse noire de cheveux, comme s'il l'avait réalisé avec la technique du pochoir.

Cette manière de dessiner est conforme à l'esprit novateur voulu par Paul Iribe, qui a l'ambition de renouveler le genre satirique. Le pari est osé dans une époque marquée par l'industrialisation de la presse et où les publications de qualité sont légion, tels *L'Assiette au beurre* ou *Le Rire*. Pour contrer cette concurrence et sortir du lot, il faut se distinguer et surtout attirer l'œil. C'est bien l'intention d'Iribe, du haut de ses 23 ans. Le jeune Basque s'est d'abord fait un nom, en collaborant à la plupart des périodiques humoristiques qui existent alors. À 16 ans, il a appris le métier de mise en pages et de composition typographique à l'imprimerie du journal *Le Temps*. Fort de cet apprentissage, il est fin prêt, en 1906, pour lancer son propre titre. Le premier numéro du *Témoin* paraît le 20 octobre. Avec ses huit pages vendues 10 centimes, il réussit son coup, car la maquette est inédite en tous points : un format inhabituel, presque carré et, comme emblème, une silhouette masculine en habit de soirée,



Lorem ipsum,
 deveolor sit amet
 generator, 1925.

Lorem ipsum,
 deveolor sit amet
 generator, 1925.

31. Groupe formé par Charles Rennie Mackintosh, Herbert MacNair et les sœurs Frances et Margaret MacDonald, tous élèves de l'école d'art de Glasgow.



Lorem ipsum,
 deveolor sit amet
 generator, 1925.



Lorem ipsum,
 deveolor sit amet
 generator, 1925.

dont la tête n'est qu'un gros œil en alerte. Le titre, sans aucune majuscule ni empattement, frappe par son extrême simplicité, tout autant que par la modernité des caractères choisis. « Connaissez-vous "le témoin", sans majuscules, avec élégance et modestie ? C'est le plus spirituel et le plus original des illustrés. Un pur artiste, Paul Iribe, donne à cette feuille de 2 sous un ton et une forme que n'atteignent pas les plus prétentieux magazines à la mode d'outre-Rhin. Les dessins d'Iribe avec de forts aplats, des traits essentiels et des légendes d'acier sont des chefs-d'œuvre... », peut-on lire en 1908, dans *Paroles*, sous la plume du journaliste Jean de Bonnefon³². Adeptes de cadrages audacieux et d'épures formelles, Iribe est peu soucieux de réalisme. En cela, il se distingue de dessinateurs confirmés tels Hermann-Paul ou Steinlen, se rapprochant davantage d'un Félix Vallotton, surtout lorsqu'il utilise le blanc de la page comme une couleur. On a pu évoquer aussi l'influence d'Aubrey Beardsley et de ses linéaments stylisés.

Son journal non conformiste est une pépinière de talents. On y croise, entre autres, le célèbre peintre-graveur et caricaturiste Lyonel Feininger qui, à l'aube des années 1920, fera un passage remarqué à l'école du Bauhaus, à Weimar, aux côtés de l'architecte Walter Gropius. Feininger livre au *Témoin*, en 1906, pas moins de vingt-cinq planches remarquables sous le pseudonyme de « Regninief », anagramme de son nom.

La puissance de son trait et les étonnantes déformations qu'il apporte à ses personnages sauront en inspirer plus d'un. D'autres futures célébrités de l'art moderne se retrouveront dans ces pages, comme Marcel Duchamp, Juan Gris ou le jeune Jean Cocteau. Pierre Legrain rejoint cette équipe au moment où le périodique change d'orientation. Alors que la satire politique a du mal à trouver son public après la chute de Georges Clemenceau, alors président du Conseil et tête de Turc préférée d'Iribe, le contenu rédactionnel se recentre sur l'actualité de la littérature, de la poésie et du théâtre. De toute évidence, Legrain tire bénéfice de cet environnement stimulant. Il se forge un style raffiné et personnel, et peaufine son savoir

32. Cité par Raymond Bachollet, Daniel Bordet, Anne-Claude Lelieur, *Paul Iribe*, op. cit., p. 41.



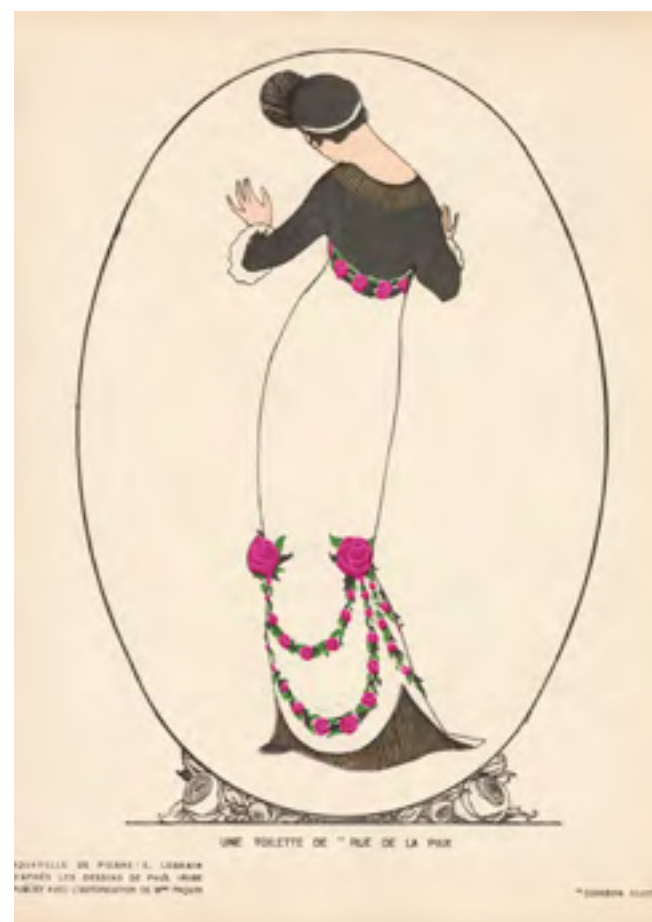
Lorem ipsum,
 deveolor sit amet
 generator, 1925.

technique. Comme le relate son ami l'artiste Robert Bonfils : « Legrain (au *Témoin*) fait son apprentissage de metteur en pages, de compositeur-typographe, de créateur de lettres dessinées librement au pinceau, ou tracées au tire-ligne, innovation dans la technique publicitaire à laquelle le nom d'Irbe reste attaché³³. »

Le Témoin cesse de paraître en décembre 1910, alors qu'il perd son principal soutien en la personne de Dagny Björnson Langen. Cette belle rousse d'origine norvégienne est l'ex-épouse d'Albert Langen, éditeur allemand de plusieurs publications dont *Simplicissimus*, célèbre pour ses caricatures. On raconte que cette jeune femme n'était pas étrangère au désir d'Irbe de créer une revue susceptible de rivaliser avec la prestigieuse feuille satirique allemande de son ex-mari. Irbe est totalement dépendant d'elle sur le plan financier. Mais l'influence de cette mondaine va bien au-delà, jusqu'aux indiscretions qu'elle a pris l'habitude de confier avec régularité. Si les raisons de leur brouille ne sont pas connues, elle met fin illico à leur collaboration, enterrant du même coup le journal.

Plusieurs cordes à son arc

Privé du *Témoin*, Pierre-Émile Legrain se tourne vers la mode et le luxe. Ainsi suit-il les pas d'Irbe qui, dès 1908, répond à la demande du couturier Paul Poiret en réalisant un somptueux album sur ses dernières créations, intitulé *Les Robes de Paul Poiret racontées par Paul Irbe*. Les journaux de mode font appel à Legrain et à son coup de crayon. Il collabore, en particulier, au *Journal des dames et des modes*, revue dirigée, de 1912 à 1914, par Jacques de Nouvion. Une fois encore, la singularité de son trait à la Edgar Allan Poe et son art affirmé de l'ellipse frappent les esprits. En témoigne ce long article de l'écrivain Francis de Miomandre publié, en mai 1912, dans la revue *Les Modes*, à propos de quelques-unes de ses silhouettes singulières : « Les femmes de monsieur Legrain arborent, au lieu de figure naturelle, un masque rectifié, modelé à même le fard, effrayant et attirant. [...] Ce ne sont pas,



Lorem ipsum,
deveolor sit amet
generator, 1925.

33. Pierre Legrain,
relieur. Répertoire
descriptif et
bibliographique de
1236 reliures, op. cit.,
p. XXXV.



Lorem ipsum,
deveolor sit amet
generator, 1925.

en effet, des dessins de mode, mais des interprétations décoratives de la mode, ce qui est tout différent. Chacun des détails est juste, pris à part, mais leur réunion n'est décidée que dans une intention d'arabesque pour élever jusqu'au style les éléments d'une anecdote. » L'auteur note d'indiscutables ressemblances avec les simplifications et l'écriture des estampes japonaises. Il conclut : « Il est bien plus essentiel de remarquer comment la vue de la femme d'aujourd'hui a frappé monsieur Pierre Legrain et comment, pour exprimer son sentiment d'admiration et de terreur, il l'a peinte, lointaine comme une idole d'Extrême-Orient, séduisante et effrayante, portant sur elle, outre le masque du fard, toutes les armes que lui fournissait une des modes les plus belles et les plus fastueuses qui fut jamais³⁴. »

Legrain collabore également avec la maison d'édition Librairie Arthème Fayard, en leur fournissant nombre d'illustrations dont nous n'avons malheureusement pas trace.

C'est à cette même époque que la maison Louis Vuitton s'adresse à lui. Les archives du célèbre malletier recensent cinq illustrations signées et datées de 1910 qui, pour la plupart, mettent en scène des élégantes avec leurs sacs. Ces contributions sont destinées à des encarts publicitaires, ainsi qu'à la couverture d'un catalogue de produits. Vuitton utilise même l'un de ces dessins pour le carton d'invitation d'une exposition programmée à Marseille en décembre 1911. Au fil des commandes, le trait singulier de Pierre Legrain s'affirme, à l'instar des dessins *La Mongolfière* et *L'Aviateur*, datés 1910. Pour sa signature « pierre.é.legrain », il s'inspire des caractéristiques typographiques – sans majuscules, ni empattement – du *Témoin*, initiées par Iribe.

En 1914, la maison Vuitton, qui édite ses propres accessoires de toilette, met à contribution Legrain pour la création de deux flacons de parfum, restés à l'état d'esquisse. Cette collaboration se poursuivra après guerre, avec la commande d'une coiffeuse, au moment où la marque, dans un esprit de diversification, s'adresse aux talents des arts décoratifs de son



Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.



Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.

34. Francis de Miomandre, « Quelques silhouettes de modes, par Pierre Legrain. Notes d'art », *Les Modes*, n° 137, mai 1912, p. 7.

Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.

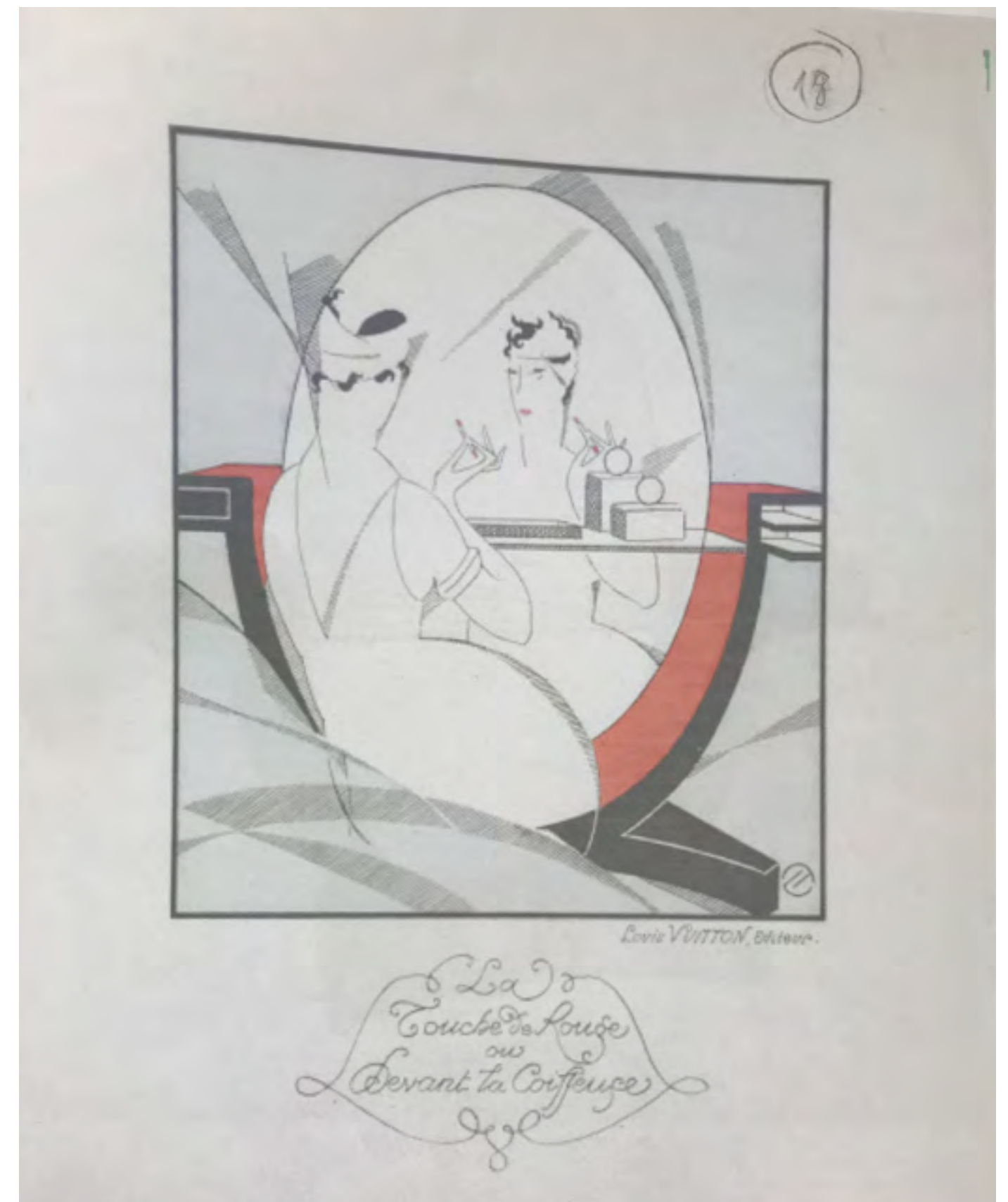
Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.



époque. L'idée est impulsée par Gaston-Louis³⁵, troisième génération des Vuitton, lequel est à la fois esthète, grand voyageur et curieux des avant-gardes. On le sait bibliophile érudit et collectionneur d'art africain. Cette coiffeuse prend la forme d'un oméga renversé enchâssant un grand miroir ovale et reposant sur une base trapézoïdale. Elle est reproduite sur un dessin monogrammé à l'encre noire et à la gouache, intitulé *La Touche de rouge* ou *Devant la coiffeuse* (vers 1920). Legrain l'expose au Salon des artistes décorateurs de 1921. À son sujet, le critique Émile Sedeyn parle de « l'élégance logique et dépouillée d'une pièce mécanique réussie³⁶ ». Ce meuble est également publié dans le catalogue Louis Vuitton *Du Cadeau ou la bonne manière pour choisir et offrir un présent*, daté 1922. La coiffeuse apparaît même à l'écran dans le film *Feet of Clay* de Cecil B. DeMille (1924), dont Paul Iribe a supervisé le décor, dans une scène jouée par l'actrice Vera Reynolds. On la retrouve, enfin, en 1929, reproduite dans le *Répertoire du goût moderne* numéro 2 édité par Albert Lévy, avec pour légende : « Coiffeuse en laque (rouge ?) et coquille d'œuf. » Si la forme générale d'oméga renversé perdure, plusieurs variantes voient le jour, avec la présence ou non de tiroirs latéraux, et l'emploi de divers matériaux. Pierre Legrain est d'autant plus à même de produire du mobilier qu'il a été formé par Paul Iribe. Ce dernier, qui aime placer les personnages de ses dessins humoristiques dans des décors intérieurs originaux, se tourne tout naturellement, dès 1910, vers cette activité. Ici comme ailleurs, Iribe joue l'audace avec des créations tout en légèreté et en finesse. C'est le cas du mobilier de la pièce *Le Phalène* d'Henry Bataille, jouée en 1913, auquel Legrain n'est pas étranger.

Iribe dessine du mobilier mais aussi des objets et des tissus, notamment des motifs pour le décorateur André Groult et le soyeux Bianchini-Férier, qui sont édités en 1917. Peu auparavant, il a aussi commencé à dessiner des bijoux pour le joaillier-orfèvre Robert Linzeler, lequel est séduit par son « sens décoratif » et sa capacité à jouer avec les pierres « comme un peintre avec ses couleurs³⁷ ».

35. « Un des premiers meubles dessinés par Legrain le fut à ma demande; il s'agit d'une coiffeuse exécutée pour un monsieur Banes, petit client mais homme de très grand goût qui, malheureusement, mourut peu de temps après que je lui eus exécuté cette coiffeuse », raconte Gaston-Louis Vuitton dans ses carnets (Archives Vuitton).
 36. Émile Sedeyn, « Le XII^e Salon des artistes décorateurs », *Art et Décoration*, 1921, p. 99.
 37. Robert Linzeler, « La joaillerie française à l'Exposition », *Vogue France*, septembre 1925, p. 31.



Lorem ipsum,

 deveolor sit amet

 generator, 1925.

Rien n'échappe au génie créateur et désinvolte d'Irbe. L'étape suivante est l'aménagement intérieur d'appartements destinés à une clientèle fortunée. Il n'accepte de travailler que pour les célébrités de l'époque. C'est ainsi qu'il décore, en 1915, la chambre à coucher de mademoiselle Spinelly, actrice de comédies légères et de revues, très populaire dans ces années d'avant-guerre. Pour cette pièce colorée vert céladon, il dessine une coiffeuse en bois précieux, une commode laquée rouge d'inspiration Louis XV, une table basse en laque de Chine à pieds dorés, et surtout un immense lit à motifs d'enroulement en cuivre, posé sur une marche qui fit causer³⁸ ! Dès 1913, Irbe a créé sa propre société, Paul Irbe et Cie³⁹, consacrée à l'ameublement d'art, à la tapisserie et aux éditions et impressions de luxe. Il ouvre, en outre, une minuscule boutique de bibelots et d'art décoratif au 104, rue du Faubourg-Saint-Honoré⁴⁰, dont l'influence va être déterminante. Le journaliste Maximilien Vox, dans *L'Art vivant*, se souvient : « Une boutique sombre où tout était beau comme les choses pouvaient être belles alors, sans insolence, sans dureté, sans doctrine affichée ; quelques meubles, une infinité de coussins et la boule de verre pleine d'eau où baignait une rose⁴¹. » La fameuse rose qu'Irbe a stylisée pour en faire le symbole d'une époque où de nouvelles influences et expériences esthétiques précipitent le déclin de l'Art nouveau⁴². Ce qu'il est convenu d'appeler le style 1925 commence effectivement à prendre effet dès 1910.

En cette veille de la Première Guerre mondiale, Paul Irbe tire bénéfice de la fièvre artistique que connaît Paris. « Ces années, propices aux initiatives les plus diverses et aux recherches les plus folles, vont permettre aux artistes et aux décorateurs de prouver la diversité de leur talent⁴³ », comme le notent Raymond Bachollet, Daniel Bordet et Anne-Claude Lelieur, auteurs d'une incontournable monographie sur Paul Irbe. Cet artiste singulier est de ceux qui se rebellent contre cet Art nouveau aux lignes flexibles, dont certains excès commencent à fatiguer le public. Le Salon d'automne de 1910, où apparaît le Deutscher Werkbund,



Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.

Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.



38. Louis Delluc, « Les cinéastes : Paul Irbe », *Excelsior*, 5 mai 1922. 39. Formation le 22 mars 1913 et mise en liquidation judiciaire en mai 1914 (Archives commerciales de la France, journal hebdomadaire 1874-1955). 40. En 1911, Paul Poiret a installé son atelier Martine au 107, rue du Faubourg-

Saint-Honoré. 41. Maximilien Vox, « Paul Irbe. Art et fantaisie », *L'Art vivant*, mars 1929, p. 238. 42. L'Art nouveau est apparu dans les années 1890. 43. Raymond Bachollet, Daniel Bordet, Anne-Claude Lelieur, *Paul Irbe*, op. cit., p. 119. 44. Louis Chéronnet, « Paul Irbe », *L'Intransigeant*, 25 septembre 1935,

p. 4. 45. Clément Rousseau a ressuscité les techniques des gainiers du XVIII^e siècle, tandis qu'Irbe a développé l'emploi du galuchat en ameublement. 46. Entretien de Raymond Bachollet avec Jacques Anthoine-Legrain réalisé à Myennes le 7 août 1980.

association dans laquelle se retrouvent artisans et industriels allemands pour le renouveau des arts appliqués, est pour Irbe un révélateur. Il y remarque entre autres le mobilier de l'architecte Theodor Veil, qui va inspirer ces futures réalisations. Par la variété, la qualité et surtout la nouveauté de ses créations – des formes plus simples et une ornementation moins exubérante –, Paul Irbe devient l'un des précurseurs les plus influents de l'art décoratif moderne. Il est « celui qui a jeté les bases de la simplification [...] et pourtant nul mieux que lui n'aura représenté cet art "précieux" dont les raffinements prennent leurs sources dans le XVIII^e siècle et dans le Modern Style de 1900 », écrit l'historien d'art Louis Chéronnet, dans *L'Intransigeant*⁴⁴. Irbe apprécie les meubles de style Louis XV pour leur élégance et leur qualité de construction, mais il est convaincu que le mobilier à concevoir doit refléter l'esthétique du présent. Si cette empreinte du XVIII^e siècle reste évidente dans son travail, elle apparaît dans une version revisitée. La ligne est élégante, presque féminine, les formes sont galbées, l'opposition des matières et des couleurs y joue un rôle important.

Pour l'épauler, Irbe choisit comme principaux collaborateurs Clément Rousseau, spécialiste du galuchat⁴⁵ et, bien sûr, Pierre Legrain, doué de multiples talents. Celui qu'Irbe appelle familièrement « mon petit PEL » se révèle, à partir de 1911, un précieux adjoint. « Paul Irbe était très fastueux. Il avait énormément de goût et d'idées, mais il n'avait pas la patience de les mener à bien, de les exploiter toutes », relate Jacques Anthoine-Legrain⁴⁶. Irbe apporte une idée, un projet, un graffiti sur un bout de papier, puis donne de vagues indications de forme, murmurant avec un regard très affectueux derrière ses énormes verres de myope : « Mon petit PEL, si vous voulez être gentil, mettez-moi cela au point... C'est pour demain. » Suivant les directives de son patron, Pierre Legrain développe alors une maîtrise remarquable des maquettes en volume, pour des projets portant sur des bibelots, des meubles, des papiers

Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.



peints, des bijoux et des décors d'appartements. En clair, « il s'est rompu à tous les problèmes de l'installation des intérieurs », comme le souligne le critique d'art Léon Rosenthal⁴⁷.

Paul Iribe avait la réputation d'être un paresseux. Des témoignages concordent pour dire qu'il récoltait sans scrupule le travail des autres.

« C'était sa spécialité. Iribe n'avait pas le temps d'être à la fois mondain, d'être partout où on devait le rencontrer et de pouvoir encore mettre sur le papier tout ce que son génie personnel et inventif pouvait générer⁴⁸. »

Pierre Legrain devient en quelque sorte son « nègre », selon l'expression de Jacques Anthoine-Legrain. « PEL, bonne pâte, comme doué pour l'acrobatie, passait la nuit à découper et à agencer une maquette de carton, minutieusement cotée où de petits meubles, disposés sur de minuscules tapis, donnaient au projet son atmosphère définitive : les portes s'ouvraient, les paravents se repliaient, décorés eux aussi de façon précieuse et charmante, reflétés dans des miroirs en papier d'argent⁴⁹. » *A priori*, Legrain ne reste pas dans l'ombre d'Iribe puisqu'il endosse, en 1913, le rôle de directeur artistique de son entreprise décorative, ce que Legrain précise lui-même dans un courrier de l'époque⁵⁰.

Il est fort probable qu'il œuvre pour Iribe jusqu'à ce que celui-ci ferme boutique en mai 1914, quelques mois avant la déclaration de la guerre⁵¹.

Aussi soupçonne-t-on certains meubles estampillés Paul Iribe de porter la patte déjà moderne de Legrain, tels un fauteuil bas aux contours assagis ou une chaise longue en ébène de Macassar verni noir à la silhouette épurée.

« À l'époque, Pierre Legrain est sans défense. Iribe l'exploitait en toute amitié », précise Jacques Anthoine-Legrain⁵². Certes, si Iribe abuse en exigeant beaucoup de ce collaborateur qui sait tout faire, il lui ouvre aussi son carnet d'adresses truffé des noms de distingués membres de la haute société parisienne. On retrouvera, par la suite, certains clients d'Iribe, comme le banquier et collectionneur Robert de Rothschild, parmi les contacts personnels de Legrain. Ce sera aussi le cas du célèbre couturier Jacques Doucet.



Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.

47. Léon Rosenthal, « Pierre Legrain relieur », *Art et Décoration*, 1923, tome 43, p. 64.

48. Entretien de Raymond Bachollet avec Jacques Anthoine-Legrain réalisé à Myennes le 7 août 1980.

49. Jacques Anthoine-Legrain, « Souvenirs sur Pierre Legrain », dans *Pierre Legrain*,

relieur. *Répertoire descriptif et bibliographique de 1 236 reliures*, op. cit., p. XII.

50. En atteste un courrier daté du 10 décembre 1913 que Legrain adresse à l'homme de lettres René Druart (Archives Éditions Norma).

51. Legrain réalise, en dehors de sa collaboration avec

Iribe, des modèles de robes pour Paquin, des maquettes de joaillerie pour Linzeler.

52. Jacques Anthoine-Legrain, « Souvenirs sur Pierre Legrain », *Pierre Legrain, relieur. Répertoire descriptif et bibliographique de 1 236 reliures*, op. cit., p. XII.



Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.

Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.



La parenthèse de la guerre

Le 28 juin 1914 survient l'assassinat à Sarajevo de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et de sa femme, venus en visite dans cette Bosnie que l'Autriche-Hongrie a annexée. Cet attentat est l'élément déterminant qui déchaînera la plus meurtrière des guerres. Elle va durer plus de quatre ans et interrompre brutalement cette période d'intense activité créatrice que connaissait alors Paris. Paul Iribe est directement concerné. La plupart de ses amis sont mobilisés dès août 1914. Il tente de s'engager. En vain, pour cause de diabète.

Pierre Legrain, lui aussi, souhaite s'enrégimenter. Il veut être utile à son pays. Mais sa constitution fragile lui complique la tâche. Comme l'indique son carnet militaire, il souffre d'une insuffisance aortique. Jeune, la pratique abusive des sports – tennis, pelote basque, vélo... – a contribué à ruiner sa santé. Il est incapable désormais du moindre effort physique. Réformé une première fois, Legrain s'entête. En juin 1917, il est finalement affecté sous le matricule 3185, classe 1908, au 1^{er} régiment des zouaves aux travaux de terrassement des sablières de Valenton. « Pour ses amis, c'était une joie de le voir apparaître en zouave, large pantalon, veste et chéchia ; grand ironiste, il était ravi de cette métamorphose⁵³. » Cela ne dure qu'un temps. Il est ensuite nommé à une section de garde-voies dans une autre banlieue, vêtu, cette fois, de l'uniforme bleu horizon, avant de rejoindre le service des inventions, au palais des Invalides, à Paris. Ce travail de secrétariat lui laisse le temps de reprendre le crayon pour le magazine *L'Assiette au beurre* et pour *La Baïonnette*, un hebdomadaire satirique consacré à la Grande Guerre, qui paraît de 1915 à 1920, dont il figure, comme Iribe, au titre des collaborateurs réguliers⁵⁴. Le début des hostilités a marqué la disparition de la plupart des journaux humoristiques. Il faut attendre que le front se stabilise et que débute l'interminable guerre de tranchées pour que cette presse satirique renaisse. *Le Rire* reformulé en édition de guerre revient en kiosque le 21 novembre 1914, sous le titre *Le Rire rouge*. Ses concepteurs entendent « exalter l'héroïsme du soldat



Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.

53. *Ibid.*, p. XIII.

54. Pierre-Émile Legrain signe treize dessins dans les pages de *La Baïonnette* de 1915 à fin 1916.

55. Raymond Bachollet, Daniel Bordet, Anne-Claude Lelieur, *Paul Iribe*, op. cit., p. 145.
56. *Le Mot*, 9 janvier 1915.

57. Pierre-Émile Legrain commence à laisser tomber son deuxième prénom vers 1914, avant d'adopter définitivement Pierre Legrain en 1916.

58. Entretien de Raymond Bachollet avec Jacques Anthoine-Legrain réalisé à Myennes le 7 août 1980.

français », tout en défendant la conception d'une guerre « fraîche et joyeuse ». Cette parution agace Paul Iribe et son complice le poète Jean Cocteau. Forts de leur expérience acquise avec *Le Témoin*, le duo se lance dans la création d'un nouveau périodique qui va lui ressembler comme un frère, par son format, sa typographie et sa présentation. En moins d'une semaine, le projet d'une revue hebdomadaire satirique illustrée, antimilitariste, patriote et antiallemande est bouclé grâce à l'intervention de leur ami, l'imprimeur-éditeur François Bernouard qui, mobilisé, leur prête généreusement ses presses de la rue des Saints-Pères, à Paris. Le 28 novembre 1914 paraît le premier numéro du *Mot*.

Pourquoi ce titre ? « Mot d'esprit » ou « mot de Cambronne » comme le suggère, avec malice, Iribe. *Le Mot* s'insurge contre ceux qui banalisent les infirmités des blessés de guerre, contre ceux qui valorisent l'héroïsme au-delà de l'acceptable, contre tous les embusqués qui n'ont pas intérêt que la guerre finisse⁵⁵. « Notre programme, c'est de faire un journal né de la guerre et nourri de la guerre », lit-on dans ces pages à la brève existence⁵⁶. Il n'y aura, en effet, que vingt numéros. Tout s'arrête en juillet 1915. Percutantes, les couvertures de Paul Iribe restent parmi les planches les plus intéressantes parues pendant la guerre. Jean Cocteau *alias* Jim fournit quant à lui un travail soutenu de facture très originale, ses poèmes comme ses dessins. On note les contributions d'autres artistes, tels Léon Bakst, Raoul Dufy, André Lhote, Albert Gleizes ou Sem. On devine aussi la signature de Pierre Legrain⁵⁷ sous les deux initiales « P.L. » d'un dessin intitulé *Reims et le Taube* ou *Gott mit uns*, publié dans le numéro 2 du 7 décembre 1914. Selon Jacques Anthoine-Legrain, là encore Iribe n'hésite pas à exploiter les talents de son beau-père : « *Le Mot*, il y a des dessins que j'ai vu faire à la maison par Pierre Legrain et qui sont signés Paul Iribe⁵⁸. » Homme à tout faire, Legrain figure dans l'ours du journal, avec le titre d'administrateur. Réformé définitivement en septembre 1917 pour « néphrite chronique », Pierre Legrain se retrouve à 29 ans sans emploi et sans argent. Il se souvient alors du couturier Jacques Doucet, qu'il a entrevu lorsqu'il travaillait aux côtés d'Iribe.

Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.

Lorem ipsum, deveolor sit amet generator, 1925.





Lorem ipsum,
deveolor sit amet
generator, 1925.

Lorem ipsum,
deveolor sit amet
generator, 1925.